

TEMPERATURE

Du 14 juillet 1902.

Table with 2 columns: Direction, Temperature. Rows include: Vent du Nord-Est, Vent du Sud-Est, Vent du Sud, Vent du Nord.

La Conquête des Philippines ET SES CONSEQUENCES.

Au point de vue de la paix intérieure des Etats-Unis et de leur grandeur extérieure, nous avons toujours considéré la conquête des Philippines comme une faute qui devait se terminer par un échec.

Nous n'avons jamais bryamé et applaudi cette parole retentissante de M. McKinley: "Frappes les Espagnols partout où nous les rencontrerons." Cette politique conquérante eût été sans nul doute le noble but que nous poursuivions la lutte contre l'Espagne.

C'était une guerre d'affranchissement que nous entreprenions alors, non une guerre de conquête, et le regrettable président McKinley pouvait, à cette époque, s'écrier en toute franchise: "We are a good, conscientious people."

Les choses ont bien marché depuis cette époque. Nos armées ont envahi l'archipel, et nous l'avons subjugué, au nom du plus fort. La lutte a changé de caractère. Nous sommes devenus des conquérants et nous affectons des allures impérialistes dont s'accommodent assez peu notre Constitution et la mission que nous nous étions donnée.

La métamorphose, ne doit pas se borner à notre œuvre de subjuguement.

Ce n'est pas seulement un peuple étranger que nous soumettons, mais une autre race, une nation latine, une nation catholique. Il nous faut réformer l'esprit, les mœurs, les mœurs jusqu'aux croyances de ces populations; et il y a tout un monde de transformations à opérer, tant de préjugés à vaincre, que ce peuple qui nous était sympathique dès le principe, par suite de son opposition à l'Espagne, a fini par se retourner contre nous, par nous considérer comme des ennemis à l'égal de ses anciens conquérants.

Ce n'est pas tout encore. Dans cet archipel où tout ce qui a quelque idée dans la tête, quelque sentiment au cœur, est profondément catholique, il y a des millions qui exercent une puissante influence sur les esprits, qui possèdent de grandes propriétés et dont l'ascendant sur les âmes est presque irrésistible.

Il est naturel que ces millions éprouvent une assez grande antipathie contre des conquérants qui sont non seulement protestants, mais animés d'un ardent prosélytisme. De là le besoin qu'éprouvent les Américains de se débarrasser d'eux.

On ne peut y réussir qu'en les privant de leurs propriétés ou qu'en les expulsant. Le premier expédient est facile à mettre en œuvre. Les Américains sont riches; ils peuvent acheter ces propriétés. A la rigueur, permissifs et y opposés.

Reste l'insuffisance morale qu'il est difficile de détruire, parce qu'elle est de tous les instants et peut prendre toutes les formes, même les plus imprévues. Il en résulte la nécessité, non plus seulement d'expulser les moines, mais de les expulser, ce qui devient plus grave; car il y a là une violation flagrante du principe sur lequel reposent les libertés américaines: la séparation complète de l'Eglise de l'Etat. Et voilà le gouvernement de Washington obligé de supprimer la plus noble de ses libertés, celle à laquelle il doit presque toutes ses grandeurs actuelles.

Telles sont les conséquences auxquelles doit aboutir fatalement la conquête des Philippines. L'impérialisme au point de vue politique et, surtout la police des consciences au point de vue moral. Nous avons beau retourner la question sous toutes ses faces, nous ne lui trouvons pas d'autre solution.

me, même les plus imprévues. Il en résulte la nécessité, non plus seulement d'expulser les moines, mais de les expulser, ce qui devient plus grave; car il y a là une violation flagrante du principe sur lequel reposent les libertés américaines: la séparation complète de l'Eglise de l'Etat. Et voilà le gouvernement de Washington obligé de supprimer la plus noble de ses libertés, celle à laquelle il doit presque toutes ses grandeurs actuelles.

Telles sont les conséquences auxquelles doit aboutir fatalement la conquête des Philippines. L'impérialisme au point de vue politique et, surtout la police des consciences au point de vue moral. Nous avons beau retourner la question sous toutes ses faces, nous ne lui trouvons pas d'autre solution.

NOTRE NOUVELLE POSTE.

Nous avons très franchement et très humblement le désappointement qu'on fait éprouver à notre population les singulières nouvelles reçues, dimanche matin de Washington, à propos du projet d'érection d'un nouvel hôtel de poste à la Nouvelle-Orléans.

On sait que celui que nous possédons est tout-à-fait indigne d'une ville comme la nôtre, la métropole de Sud, et le centre de toutes les correspondances — de toutes les affaires de la Vallée du Mississippi installé dans un local étroit, humide, obscur, où l'on est obligé de faire la lumière en plein midi ou le service se fait très difficilement, il a toujours été, depuis qu'il existe, le sujet de mille plaintes aussi légitimes qu'amères, non seulement par nous-mêmes, mais dans les bureaux mêmes de l'Administration centrale, et nos représentants au Congrès demandant, chaque année, que l'on mit un terme à ce triste état de choses.

A la fin, fatigué de toutes ces réclamations, le gouvernement s'est décidé à voter une somme de \$300,000 pour l'achat de terrains où pourraient s'élever les bureaux de poste nouveaux et, en même temps, il demandait qu'on lui fit des suggestions pour le choix des emplacements qui paraîtraient les plus propres à ce genre de service.

Ce n'est certainement pas la place qui manque. Il y a, le long de la rue du Canal, de la levée à la rue Rampart, côté nord ou côté sud, de quoi caser plusieurs édifices comme celui que l'on projette. L'ouverture des sous-missions en question vient d'avoir lieu dans les bureaux de l'architecte en chef du gouvernement.

Il n'a été fait qu'une offre à l'Administration centrale, et celle-là pour un bloc assez bien fréquenté, où l'on fait de grandes affaires et où, de quelques points de l'horizon qu'on l'envisage, présente de larges issues?

Nous voulons parler du bloc qui se trouve enclavé entre les rues Dauphine, Bienville, Bourgogne et Duane. Certains propriétaires, à idées étroites, et possesseurs de l'esprit de sectionnarisme peuvent lui faire le reproche de n'être pas placé dans le quartier américain, proche immérité et indigne de toute honnêteté.

Une institution publique comme la Poste doit, avant tout, être centralement située; accessible aux commerçants; et il n'est rien à sa mère!

Cela lui causerait trop de chagrin. Ne venait-elle pas de lui répondre que les fautes seules avaient cette permission? Pierre souffrait, souffrait même beaucoup.

Il aimait sa mère, presque autant que sa mère, la savoir en défaut le mortifiait; il fallait le cacher à tout le monde. Et l'enfant n'avait pas de peine à tenir ses yeux grands ouverts.

Dans son lit, il fit resté tout aussi éveillé.

Le temps passait. Minuit. Madame Hellin, qui depuis que la petite pendule avait sonné onze coups, devenait inquiète, ne tenait plus sur sa chaise.

Il était arrivé quelque chose à sa fille.

Elle ne voulait plus de cela. Il faudrait mieux qu'elle perdît cette leçon que d'être obligée d'accepter de pareilles invitations.

Le jeune garçon ne savait que répéter: — Ne t'inquiète pas... Tu vois bien, tu n'aurais rien arrivé.

— Ah! oui, veux-tu m'en faire passer une jolie soirée!

— Pauvre maman, va!

Enfin, la sonnette de la porte da jarda tinta.

Il était une heure.

Mme Hellin sauglotait sur sa chaise.

Son fils n'était pas loin de pleurer comme elle.

La mère bondit, l'enfant ouvrit la porte et se jeta dans le jardin.

—Andrée!

—Oui, c'est moi.

Une voiture s'éloignait, très vite.

La jeune fille longue l'allée étroite, que la lumière de l'intérieur éclairait un peu.

—Comment! fit-elle, tu n'es pas encore couchée?

—Sa voix était comme changée.

En haut de la troisième marche, la veuve, dont les larmes s'étaient pas séchées, écria:

—Ma fille, tu sais, c'est la dernière fois!

—Quand tu as été jeter à cette soirée du boulevard Malherbes, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit....

—Anjourd'hui je te croyais perdue.... Non, tu me ferais mourir!

—Ma chère maman, mais enfin... il faudra bien, pourtant....

—Rien du tout! Dans la journée, tant que tu voudras... pas le soir.

Elle laissait passer sa fille devant elle, se mouchait coup sur coup, et rentrait dans la petite salle à manger, en répétant:

—Non, non, pas le soir!

—C'est bien, je refuserai maintenant.... Je dirai que tu ne veux pas.

La mère regarda Andrée.

sortes pas de site meilleur à tous les points de vue que celui qu'a proposé M. Upahar. Tous les chars de la ville passent devant ou dans le voisinage. Et une des considérations qui cessent de valoir à la commission reçue l'appui de nos représentants au Congrès, d'est la modicité du prix d'achat. Nous aurions voulu voir le général Meyer se déclarer favorable à ce projet; ses committants l'en eussent félicité.

Le général Meyer tient son mandat des électeurs de la partie intérieure de la ville, et c'est la moindre des choses qu'il défende les intérêts de ces électeurs.

AMUSEMENTS. WEST END.

Malgré les menaces de pluie, il y avait une foule énorme dimanche soir, au West End. Rien de plus naturel; on avait annoncé l'apparition de l'incomparable Charmion, la première trapéziste qu'il y ait actuellement dans les deux mondes, et le public s'était porté en masse à ce spectacle. Charmion est en effet une merveille au point de vue de la beauté et de la perfection des formes. Mais ce sont surtout ses exercices sur le trapeze qui étonnent le spectateur. Il est d'une hardiesse sans égale. Les amateurs de ce genre de spectacle voudront la voir et la revoir et lui applaudir de toutes les manières.

Mme Lottie Kendall et Miss Elvia Crex ont eu donner au rôle si croquant de Bottin et de Flammetta un relief étonnant.

Ce sont les deux étoiles de la troupe, elles ont dimanche soir, brillé de plus vif éclat. On ne saurait adresser assez d'éloges à M. Weston, un délicieux Pippe, le meilleur post-étre que nous ayons vu sur la scène américaine. Les autres rôles ont été très habilement tenus par MM. Jay Tagleton et Lightwood. Les chœurs ainsi que l'orchestre ont fait bien marché et cette représentation de la Mascotte fait le plus grand honneur à un directeur musical de la troupe Olympia.

Mardi soir, première de "Perlan Bride". En attendant, allez applaudir de confiance la Mascotte.

Base Ball. France Américaine. Nashville, 14 juillet.—New Orleans II points; Nashville, 10—11 insais.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

CELEBRATION

—DE LA— Fête Nationale Française —A LA— Nouvelle-Orléans.

RECEPTION DE LA COLONIE AU CONSULAT. En Ville.—Aux Fair Grounds.

La fête du Quatorze Juillet a été célébrée, cette année encore, à la Nouvelle-Orléans, d'une très brillante façon. Depuis nombre d'années, cette date, mémorable entre toutes dans l'histoire de la France, est une occasion pour la colonie française et les Américains d'origine française de se trouver réunis à une manifestation qui est étonnée les gloires de la France; on est évoqué le souvenir d'une journée qui fut pour ainsi dire le jugement dernier d'un régime qui avait fait son temps, et l'inauguration d'une ère nouvelle; journée en laquelle, seul, le peuple est roi et qui permet à ce peuple de briser un despotisme dont il ne pouvait plus subir l'écrasement et l'ouïs.

Si la journée de 89 fut pleine d'émotions, celle d'hier le fut aussi; mais d'un genre tout autre. Rien que de très pacifique dans tous les mouvements de la foule; de la joie, de l'allégresse dans tous les cœurs, voilà ce qui a marqué la journée d'hier au cours de laquelle le canon a retenti, non cependant de son lugubre grondement comme la base, il y a cent-trois ans, mais avec des résonances de chant patriotique.

Les immenses acclamations qui ont salué les orateurs du jour ont peut-être rappelés celle qui répondit à l'entraînant appel de Camille Desmoulins; mais si les arbres des Fair Grounds se sont dépourvus de leurs feuilles, celles-ci du moins n'ont pas servi à la foule pour s'en faire des coiffures.

Dès le matin les principales rues du quartier français avaient revêtu un aspect inaccoutumé; partout, des façades de maisons festonnées aux couleurs des républicains sœurs. Au courant de la plume citons quelques-unes de ces façades: Restaurant de la Louisiane, club de l'Orphéon français, confiserie Manessier, Imprimerie F. C. Philippe, maisons Sam Fucich, Victor Valentines, J. Bonchoux, Mme J. Levy, T. Beaufort, H. Bernard, Jos. Montalbano, Alex. Langlois, Octave Garand, marché français, Paul d'Hérét, marché français, Mme Savare, Louis Chambon, pension St Martin, J. James, Renaissance Louisianaise, Restaurant Antoine, Bass' Sewing Machine Works, Chas Brown, café des Artistes, A. Lafond, café de l'Entr'acte.

A midi, une salve de vingt-et-



M. F. AMBROGI, Consul de France, Président d'Honneur de la Fête.

un coup de canon, tiré sur la levée, a annoncé l'ouverture de la fête. Le soleil, à cette heure, brillait d'un vif éclat. Sans quelques points sombres à l'horizon qui devaient plus tard tourner en nuages et légèrement humecter les rues, rien qui indiquât que la fête à l'ordonnance de laquelle tant d'efforts, tant de soins avaient été consacrés, ne dût pas être grandiose.

Une heure plus tard, les officiers de la Société française du 14 Juillet et les membres du comité d'organisation de la fête se sont réunis au local de la Société pour se transporter de là, une demi-heure après, au Consulat de France, où ils étaient conviés ainsi que la colonie française à une réception officielle par le consul, M. F. Ambrogi.

Le consul de France, M. F. Ambrogi, a reçu officiellement la colonie.

M. Ambrogi a souhaité la bienvenue aux assistants et a porté la santé du Président de la République Française, M. Loubet, et du Président des Etats-Unis, M. Roosevelt.

M. Lafont, président de la Société Française du Quatorze Juillet, a félicité M. Ambrogi au nom de tous. Toujours plein de tact et d'attention, le consul de France a exprimé la joie que lui causait le rétablissement complet du Maire de la Nouvelle-Orléans, M. Paul Capdevielle.

En fort bons termes, il a dit combien les Français devaient s'estimer heureux d'avoir comme premier magistrat de la ville qui leur donne une si large hospitalité M. Capdevielle, fils d'un de leurs compatriotes, dont les qualités, les talents, sont tout à l'honneur de la race latine.

Un télégramme donnant au président Loubet l'assurance de l'amour des Français de la Nouvelle-Orléans pour la mère-patrie a été rédigé et transmis.

Nous avons remarqué parmi ceux

M. Taylor; décoré d'American Medal. Ernest Pollock, monté par un enfant de 7 ans du Dr Pollock; escorte trois fillettes. Rita Shum, Geraldine Pollock et Ina Pollock, représentant la Déesse de la Liberté, les Etats-Unis et la France; décoré de Morning Glories.

M. et Mme Julius Mehlis; décoré de fleurs de Jarrowton. Les prix ont été décernés comme suit: 1er, Banksen Taylor; 2nd, Dr R. de Montluzin; 3me, Dr Ernest Pollock.

Quand les orateurs du jour ont montés sur l'estrade qui leur était réservée, M. Jean F. Lafont, en sa qualité de président de la société, a pris la parole et a prononcé la fort beau discours suivant:

Monsieur le Consul, Monsieur le Maire, Messieurs les Présidents des Sociétés Françaises, Messieurs les invités, Messieurs, Appelé par la confiance de mes collègues à la présidence de la Société française du 14 juillet, c'est en cette qualité qu'il me revient d'abord au jour d'hui, le devoir et l'honneur de vous remercier d'avoir bien voulu nous permettre par votre présence, de donner le maximum d'éclat possible à la célébration de la Fête Nationale Française, au 103me anniversaire de la journée sublime de la prise de la Bastille.

Vous connaissez tous, Messieurs, les buts que poursuit la Société Française du 14 juillet; son but principal est de perpétuer, ici, par la célébration de la Fête Nationale de la France; son but secondaire est, grâce à l'école que vous voulez bien nous apporter ici, de maintenir à la Nouvelle-Orléans une école gratuite de garçons auxquels nous nous efforçons d'appréhender la langue française et d'inculquer à leurs jeunes cœurs les idées généreuses qui sont à la base de l'esprit français.

Cette année-ci, Messieurs, nous avons eu le triste privilège de pouvoir partager les ressources patriotiquement destinées à l'œuvre seule de notre école, avec une autre œuvre, non moins française, mais très plus tragique. C'est, vous le savez aussi, l'œuvre des secours à donner aux malheureuses victimes du Mont Pelé.

Après tout ce qui a été fait dans le monde entier, les Etats-Unis ont particulièrement, après le don manifesté et la promptitude des secours d'Amérique à nos malheureux compatriotes de la Martinique, par le gouvernement de l'Union, notre ultime effort sera bien modeste et pourra passer inaperçue; mais ne serait-elle qu'à soulager une seule douleur, ne suffirait-elle qu'à réveiller un seul espoir, je suis heureux, Messieurs, de vous remercier au nom de la Société Française du 14 juillet, au nom de la Patrie, au nom de la Charité même de nous avoir permis d'atteindre à un tel but.

La France, Messieurs, a choisi pour célébrer annuellement sa Fête Nationale, l'anniversaire de la journée la plus brillante de la Révolution française. Elle a tenu à perpétuer dans toute la mesure de ses forces, non point par gloire personnelle, mais par le meilleur moyen de l'humanité, c'est-à-dire le souvenir du 14 Juillet 1789, le souvenir de la prise de la Bastille.

Je ne vous dirais point, pour la 103ème fois ce que fut cette journée et quelle est sa signification au point de vue de la liberté intangible du pouvoir de l'esprit contre toutes les forces d'oppression. Je me bornerai, si vous me le permettez bien, à insister sur l'esprit même qui a bien avant la Révolution Française, a fait de la France, jusqu'à nos jours, le champion naturel de toutes les libertés.

Si vous voulez songer un instant avec moi à Voltaire et à ses guerres épiques de la Gaule contre Rome alors toute puissante, à Charlemagne, empereur, à l'ancien Monde des lumières, à savoir, et si vous voulez vous souvenir un instant de la poussée sublime qui lança le peuple de la France à la suite de St-Louis dans les croisades lointaines, si vous songez qu'Henri IV, l'inventeur du drapeau tricolore fut le premier à proclamer la liberté absolue de conscience, nous pouvons, sans insister davantage, nous rendre compte de la profondeur des racines de l'esprit qui dirigea le mouvement de libération de la France le 14 Juillet 1789, le jour qui prépara à la Révolution française.

En bien, messieurs; le mouvement en avant de l'esprit français ne trouva point son tombeau dans la fin de la Révolution elle-même, dans le Consulat, dans l'Empire. Les événements plus rapprochés deviennent difficiles à juger, mais

qui sont allés présenter leurs respects au consul à l'occasion de la fête nationale de la France: MM. Jos. F. Lafont, Verger, D'Arnaud, Clément, Joubert, Larue, Artigues, Derbes, Lemangens, Biltstein, Houlès, Morin, Pons, André, Jacob, Dr Larue, Giffroy, Pelat, Mettinger, Kumiano, Darcantel Chopin, Rubin, Francisques et d'autres dont les noms nous échappent.

En quittant le consulat, les officiers de la société et leurs invités se sont rendus sur le terrain des courses où se donnait la fête, dans un char urbain décoré pour la circonstance; et c'est à quatre heures et demie que la réception du Consul a eu lieu, suivie de l'ouverture formelle de la fête par le président de la Société Française du 14 Juillet, M. Jean F. Lafont.

Avant l'arrivée du cortège officiel, les courses de chevaux et la parade d'automobiles ont eu lieu avec le résultat suivant:

1ère. Course au trot d'un mille mètres: Katie M. appartenant à C. N. Maestril, première; Little Joe, deuxième; durée 2 m. 54 1/2 secondes.

2me. Course d'un mille en parties liées: ce sont les deux meilleurs. Go Tell, appartenant au Dr Magruder, 1ère; Florette appartenant aux frères Sparks, 2me; White-man, appartenant à S. Vaccaro.

3me. Course d'un demi-mille: parties liées en trois des deux meilleurs: Diamond D. appartenant à M. Douglas, 1er; Silver Wilkes, appartenant à A. J. Bordes, 2me.

Course en bicyclettes—un mille: Elskamp, 1er; Volard, 2me.

Parade d'automobiles.—Inscriptions:

1. Charles N. Kennedy, monté par M. Kennedy, escorte, Mlle Chmroy, de Méridien, Miss., et décoré de roses, de boutons et de fouffes.

2. Dr R. de Montluzin, monté par le Docteur lui-même, escorte Mlle Marie Salomon; décoré de rubans roses et blancs et de papillons argentés.

3. Frank Sanchez, monté par M. Sanchez, escorte Mlle Jeanne Sézac; décoré de roses, de chrysanthèmes et de feuilles d'asperges surmonté de colombes blanches.

4. Banksen Taylor, monté par

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

LA GRIFPE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Mالدارنا.

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSEE.

XII

rien à sa mère!

Cela lui causerait trop de chagrin.

Ne venait-elle pas de lui répondre que les fautes seules avaient cette permission?

Pierre souffrait, souffrait même beaucoup.

Il aimait sa mère, presque autant que sa mère, la savoir en défaut le mortifiait; il fallait le cacher à tout le monde.

Et l'enfant n'avait pas de peine à tenir ses yeux grands ouverts.

Dans son lit, il fit resté tout aussi éveillé.

Le temps passait. Minuit.

Madame Hellin, qui depuis que la petite pendule avait sonné onze coups, devenait inquiète, ne tenait plus sur sa chaise.

Il était arrivé quelque chose à sa fille.

Elle ne voulait plus de cela. Il faudrait mieux qu'elle perdît cette leçon que d'être obligée d'accepter de pareilles invitations.

Le jeune garçon ne savait que répéter: — Ne t'inquiète pas... Tu vois bien, tu n'aurais rien arrivé.

— Ah! oui, veux-tu m'en faire passer une jolie soirée!

— Pauvre maman, va!

Enfin, la sonnette de la porte da jarda tinta.

Il était une heure.

Mme Hellin sauglotait sur sa chaise.

Son fils n'était pas loin de pleurer comme elle.

La mère bondit, l'enfant ouvrit la porte et se jeta dans le jardin.

—Andrée!

—Oui, c'est moi.

Une voiture s'éloignait, très vite.

La jeune fille longue l'allée étroite, que la lumière de l'intérieur éclairait un peu.

—Comment! fit-elle, tu n'es pas encore couchée?

—Sa voix était comme changée.

En haut de la troisième marche, la veuve, dont les larmes s'étaient pas séchées, écria:

—Ma fille, tu sais, c'est la dernière fois!

—Quand tu as été jeter à cette soirée du boulevard Malherbes, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit....

—Anjourd'hui je te croyais perdue.... Non, tu me ferais mourir!

—Ma chère maman, mais enfin... il faudra bien, pourtant....

chaise.

Son fils n'était pas loin de pleurer comme elle.

La mère bondit, l'enfant ouvrit la porte et se jeta dans le jardin.

—Andrée!

—Oui, c'est moi.

Une voiture s'éloignait, très vite.

La jeune fille longue l'allée étroite, que la lumière de l'intérieur éclairait un peu.

—Comment! fit-elle, tu n'es pas encore couchée?

—Sa voix était comme changée.

En haut de la troisième marche, la veuve, dont les larmes s'étaient pas séchées, écria:

—Ma fille, tu sais, c'est la dernière fois!

—Quand tu as été jeter à cette soirée du boulevard Malherbes, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit....

—Anjourd'hui je te croyais perdue.... Non, tu me ferais mourir!

—Ma chère maman, mais enfin... il faudra bien, pourtant....

—Rien du tout! Dans la journée, tant que tu voudras... pas le soir.

Elle laissait passer sa fille devant elle, se mouchait coup sur coup, et rentrait dans la petite salle à manger, en répétant:

—Non, non, pas le soir!

—C'est bien, je refuserai maintenant.... Je dirai que tu ne veux pas.

La mère regarda Andrée.

La voix la frappait, plus encore qu'elle n'avait frappé Pierre.

Et elle s'écria:

—Qu'as-tu?... Mais qu'as-tu?

—Une migraine affreuse.... Je n'en peux plus, je monte me coucher.

La jeune fille était littéralement décomposée.

—Je vais te faire quelque chose.

—Non, rien....

—Je ne t'ai jamais vu une mine pareille.

—La migraine m'a prise, en donnant ma leçon, et elle m'a fait que croître et embellir.

—Puis, ce dîner, où il y avait du monde il m'a fallu faire de dix heures à minuit de la musique, accompagner du chant.

—Non, certainement, je ne recommencerais pas.

Cette colère, née d'une inquiétude arrivée à son paroxysme, qui portait la veuve à recevoir sa fille avec des reproches, était tombée....

Comme Andrée demeurait sur la chaise, où elle venait de tomber, elle se baissa pour l'embrasser à pleines lèvres, comme elle embrassait Pierre, les aimant l'un et l'autre avec un dévouement, une affection égale.

La jeune fille lui tendit un baiser, d'une bouche toute froide, si froide que la mère s'écria:

—Mais...